

L'histoire du cheval au Japon

Au début de l'ère quaternaire, le Japon n'était pas encore îles. Front côtier de l'immense continent asiatique, ce bout du monde attirait bêtes et hommes, hardes humaines à la poursuite du gibier fuyant vers les régions maritimes naturellement plus propices à l'épanouissement de tribus et de troupeaux. Mais les siècles tissaient inexorablement leur ouvrage et le croissant des îles japonaises, tel une arche de Noé gigantesque quittait le continent entraînant sur son dos mouvant les races les plus diverses, ancêtres historiques des peuplades mongoles, chinoises, coréennes, polynésiennes et d'une multitude d'animaux. Le cheval faisait partie du voyage. Les fouilles dans le sol japonais permirent de retrouver la trace d'un cheval de petite taille menant sa vie à côté de celle des hommes sans toutefois se mêler à eux. Donc bien avant que les populations de ces îles perdues n'aient renouées avec le continent, plus d'un millénaire de liberté s'écoule lentement pour le cheval « Uma » japonais.



Dieux ou cavaliers conquérants :

Mais tous les peuples tranquilles subissent le sort de l'histoire. Vers le milieu du III^{ème} siècle avant JC, le paisible chasseur japonais verra ses territoires envahis par des guerriers belliqueux venus d'on ne sait où, utilisant des armes de fer perfectionnées et surtout montés sur un cheval beaucoup plus grand que celui qu'ils avaient l'habitude de côtoyer. Ces cavaliers probablement asiatiques du nord, s'étaient installés en Corée avant d'entreprendre la périlleuse traversée vers le Japon mais l'on ignore comment et où ils perfectionnèrent l'art de monter à cheval. La mythologie d'ailleurs fait belle part au cheval et les prêtres shinto d'aujourd'hui entretiennent toujours l'enclos des chevaux blancs sacrés au sanctuaire

d'Izumo. Mariage de l'histoire et de la mythologie ? Amaterasu Omikami¹ (Auguste Divinité qui illumine le ciel), elle-même fut peut-être la mère, la fille ou l'épouse d'un de ces cavaliers et de sa puissance solaire ne figure peut-être que l'éclat guerrier de ce nouveau peuple doté de montures solides et d'armes efficaces.



Mais l'autochtone saura être tolérant, le conquérant saura s'adapter pour former une nouvelle race désormais vraiment japonaise. Les fouilles sur les sites archéologiques de cette période démontrent l'apparition brutale de ces hommes et leurs chevaux sur l'archipel japonais, mais il faudra attendre la fin du IV^{ème} début du V^{ème} siècle de notre ère pour exhumer des objets, armes, armures, casques, selles, masques de chanfrein, témoignant des mœurs de cette civilisation. Il est probable que le cheval fut pleinement utilisé à cette époque lors de la « protection » japonaise d'un royaume de Corée et l'on constate une évolution dans le costume japonais, parallèlement au développement du cheval. Les choses ne sont peut être pas liées, mais le port de la veste et du pantalon s'avère très utile pour monter à cheval.



¹ Déesse du Soleil et reine des hautes plaines célestes.

Et déjà quoique relativement rare et peu utilisé encore, le cheval devient très vite un sujet de prédilection dès les premiers balbutiements de l'art figuratif japonais dont il deviendra plus tard l'un des grands thèmes, grâce aux fouilles mais aussi à l'examen des curieuses statuettes d'argiles – Haniwa – fichées pour la retenir sous la terre des tumuli funéraires, grâce également à des peintures murales représentant dans certaines tombes des équipages guerriers et des chevaux. Rappelons que ces cavaliers venaient du Nord de l'Asie et que dans les croyances des peuples des steppes, le cheval était considéré comme un moyen sûr et rapide pour emmener au paradis, l'âme des morts.



Haniwa, ici, statuette en terre cuite.

Cheval de selle ou cheval de guerre :

Durant leur longue progression à travers le Japon, il est évident que ces premiers clans guerriers combattant et se déplaçant à cheval ont fait l'étonnement des populations indigènes, remettant en cause par sa nouvelle conception de la stratégie guerrière tous les principes antiques. Néanmoins, ils ne sont pas encore les chevaliers nobles qu'ils deviendront plus tard. Ils ne sont avant tout à cette époque, que des hommes qui se déplacent à cheval qu'ils soient guerriers ou non. Il convient donc d'examiner attentivement les équipements de chevaux retrouvés dans les fouilles avant toute déduction imprudente quant à leur utilisation. De nombreux archéologues internationaux ont pu après de patients travaux dans les kofun (tumuli funéraires), reconstituer des équipements complets de ces époques anciennes. Ils considèrent en général que tous ces objets étaient des attributs guerriers. Au contraire, certains spécialistes japonais de l'histoire des armes préfèrent les considérer comme des harnachements conçus pour le simple déplacement des cavaliers. Il est sûr pourtant que même si leurs équipements n'étaient pas uniquement liés à l'art de la guerre, la tâche principale de ces cavaliers était quand même de défendre leurs biens et leurs territoires dans un Japon très divisé. L'équipement du cheval jusqu'au VI^{ème}

siècle était de fabrication très courante et non spécialisée. Le cheval n'était donc pas exclusivement destiné à être un instrument de combat quoiqu'une classe particulière, celle des guerriers, ai été pratiquement la seule à l'utiliser.



kofun : tumuli funéraires

Bientôt le Japon s'unifie sous la tutelle du puissant clan Yamato et noue les premiers vrais contacts avec le non moins puissant Empire Chinois. L'aristocratie nipponne grâce à ces échanges « culturels », peut découvrir et importer, outre les idées nouvelles d'une civilisation excessivement raffinée, des chevaux somptueusement harnachés.

De la Chine et du Japon :

L'usage du cheval prend alors une autre dimension, se développe et conquiert bientôt ses lettres de noblesse. Peu à peu, les modes venues de Chine prévalent sur les coutumes anciennes, les cavaliers japonais adoptent les formes décoratives du continent. On importe, on imite même de nombreux équipements pourtant vraiment peu pratiques. Les décorations de croupes, véritables pièces montées métalliques, les grelots de poitrail aussi encombrants que bruyants, les boîtes pour la queue du cheval en métal précieusement ajourées et enchâssées de pierres sont certes très belles mais les japonais sauront bien vite les délaisser à l'époque Heian (IX^{ème} au XII^{ème} siècle) au profit d'un ensemble plus sobre et plus fonctionnel. Même si l'on administre, écrit, parle ou prie à la chinoise, ce serait mal connaître l'esprit du Japon que de croire qu'il n'a pas su allier la commodité et la sobriété à la beauté des formes. Culture chinoise oui, mais esprit japonais ! L'harmonie des formes et des couleurs jusque dans les plus infinis détails n'est jamais sacrifiée au Pays du Soleil Levant. C'est alors que l'on verra fleurir sur le dos du cheval un nouvel harnachement de ruban de soie, de brocards d'or ou

d'argent, de cuir repoussé dont les formes ne changeront pratiquement plus jusqu'à l'aube du XX^{ème} siècle.



La selle en bois est laquée de noir ou d'or, mais rarement surchargée de motifs décoratifs. Elle commence à se spécialiser pour la bataille, on évite tout poids inutile. Les incrustations métalliques d'argent, de cuivre ou d'or ne sont plus que des légers filigranes. On leur préfère cependant l'incrustation de nacre plus légère ou plus souvent la laque de couleurs qui assure mieux l'imperméabilité (qualité essentielle d'une selle). Comme dans l'antiquité, on renforce certaines selles d'une bordure métallique, le plus souvent dorée. Chaque cheval, selon sa destination, se voit doté d'une selle différente, selle de voyage, selle de combat, selle de femme ou selle funéraire. Les artisans se spécialisent mais en général, la fabrication des équipements de chevaux, est réservée aux armuriers. Les détails de l'histoire généalogiques de ces artisans ne sont pas connus, c'est pourquoi, il est difficile de connaître et d'évaluer la qualité des progrès accomplis. Seules les légendes viennent ranimer les comas de l'histoire et nous éclairent de leurs savoureuses lumières. Nous ne savons pas, par exemple, à qui nous devons le léger creusement de l'arçon avant de la selle classique. Or, dans le fameux récit Eigi Monogatari, on dit qu'un guerrier célèbre, Kamada Kome avait combattu toute la journée avec vaillance mais que le froid se faisait si intense qu'il n'arrivait plus à diriger son cheval. C'est alors qu'à l'aide de son sabre de ceinture, il creusa une large entaille dans l'arçon avant de sa selle et pu protéger ses mains du froid. Son cheval, à nouveau dirigé d'une main ferme, le fit voler jusqu'à la victoire. On dit que ce jour là lui valut de nombreux exploits.



Détail d'un rouleau du Heiji monogatari, épopée historique

Un cheval aristocratique :

En cette mémorable période Heian, les batailles se font de plus en plus nombreuses. Chaque clan guerrier cherche à systématiser l'élevage du cheval, élevage quasi scientifique puisqu'il tient compte des conditions climatiques et géographiques de chaque région. La nécessité du cheval de guerre poussera certains clans du nord et de l'est du Japon à se spécialiser dans l'élevage. La qualité et la robustesse de ces montures seront un atout déterminant dans de nombreuses batailles et les récits épiques ne tarissent pas d'éloges sur certains chevaux remarquables par leur beauté et leur fougue au combat. Spectacles guerriers, mais aussi spectacles de paix en cette époque aux mœurs si raffinés où chaque année au bord de la rivière Kamo une foule nombreuse venait se presser pour assister avec la Cour et l'Empereur aux traditionnelles courses de chevaux. « Comme les parcours étaient rectilignes, il suffisait d'un terrain assez large pour que dix chevaux puissent courir de front. » Les chroniques affirment même que ces courses hippiques devinrent un passe temps impérial dans les années 700, et l'on cite encore le cas d'un souverain qui, emporté par la passion des courses, entretenait à grands frais des chevaux dans une vingtaine de ses résidences provinciales. Les rites nombreux qui présidaient à ces festivités n'étaient pas exempts de superstitions. Le rite du fouet voulait que chaque cavalier récite de ferventes prières sur leur cravache avant de participer aux courses. Les temples s'ornent d'ex-photos (ema) représentant des chevaux, pour la réalisation d'un vœu. Le cheval signifiait le succès mais gare à la couleur de sa robe, « même pour un alezan ou un bai, quatre boulets blancs étaient considérés comme un mauvais présage. »



Dans les années 1000, le cheval avait définitivement conquis ses privilèges de noblesse, adoré par un peuple excessivement sensible à la beauté, il devient un présent de haut rang au même titre qu'un sabre de cérémonie. Le

jeu favori des enfants d'aristocratie est le Take Uma Asobi, la version extrême orientale, en bambou, du « manche à balai, cheval », jeu innocent de ces futurs farouches guerriers dont la classe prendra les rênes du pouvoir au crépuscule du XII^{ème} siècle.

Lorsque le cheval devient Samouraï :

Dégagée de la douce aristocratique mais décadente ambiance de Heian, la catégorie des Bushi (gens de guerre appelés plus tard Samouraï) au pouvoir va imposer une stricte discipline, un mode de vie sobre et efficace régi par un sens de l'honneur rigoureux : « la voix des cavaliers ».

Les combats singuliers succèdent aux défis d'adresse. Le Samouraï part à la guerre pour mourir en héros, la tête parfumée, les dents laquées de noir, expirant dans un dernier soupir un court poème sur les futilités de la vie.

Hélas, Kubilai Khan et ses mongols qui ont déjà envahi toute l'Asie, tentent par deux fois l'invasion du Japon. Satanés envahisseurs sans foi, ni loi qui tuent et menacent avec barbarie. La cavalerie japonaise habituée aux combats individuels se heurte aux fantassins mongols groupés en carrés, hérissés de pics, armés d'arcs puissants, de bombes qui effraient les montures et de lances qui les éventrent. Tout chevalier nippon approchant près des lignes ennemies pour lancer son traditionnel défi se voit épingler sur le sol sans avoir eu le temps de se nommer. Certes, le Samouraï était magnifique, mais la piétaille mongole est une formidable machine de guerre qui va remettre en question, et c'est vital pour la survie du pays, tout le système de défense et de combat du Japon. La leçon sera profitable. Les grands généraux recrutent parmi les paysans, et les Samouraïs de basse extraction, l'infanterie désormais indispensable, les Ashigarus, équipes de fauchards, de lances, d'armes et d'armures récupérées sur le terrain, ces soldats à demi nus seront les grands acteurs d'une nouvelle stratégie guerrière. Sans « éducation », sans « honneur », il leur importera peu de couper, de tailler, d'éventrer, de saigner, hommes et chevaux. C'est leur métier, leur seule chance de s'élever au-dessus de leur misérable condition. Le Japon s'offre une armée plus puissante, plus tactique, mais il abandonne peu à peu, irrémédiablement la chevalerie à ses glorieux faits d'armes d'autrefois.



Ashigaru

Bien sûr, toujours, les Samourais de haut rang seront montés, mais le cheval deviendra plus un instrument de commandement distinctif des généraux que de combat. Les combats singuliers et les défis marqueront encore les débuts des combats, mais seulement pour l'honneur. Aussitôt après, ce sera la boucherie, la guerre méthodiquement sans merci. L'équipement du cheval, pour cette raison au moins, et parce que sa forme était arrivée à un point idéal, n'évoluera pratiquement plus jusqu'au XX^{ème} siècle. Les estampes, les héritages des grandes familles, nous donnent une description précise de cet équipement alors qu'aux époques précédentes, seules les selles, les mors, les étriers et les armures de chanfrein nous permettent d'étudier l'évolution du cheval.

L'équipement nippon :

La selle, Kura, n'est qu'un petit siège en bois laqué fixé sur un épais coussinet. Elle se compose de quatre pièces : deux traverses de bois, légèrement arquées qui s'emboîtent dans les deux arçons en forme de croissant, l'arçon arrière étant plus incliné et plus débordant qu'à l'avant. Très étroite, elle épouse cependant parfaitement le fessier du cavalier qui monte assis haut, les genoux très relevés, de manière que les tassettes de son armure protègent plus totalement ses cuisses. Cette position haute s'avérait très efficace pour utiliser l'immense arc dissymétrique japonais de part et d'autre de l'encolure du cheval. Les quartiers ne sont pas inclus dans la selle mais attachés sur celle-ci. En cuir, travaillé très délicatement, ils cachent en partie une cote de maille cousue dans un épais tissu, débordant sur la croupe (lors des combats). Ces quartiers sont placés en contact direct avec le dos du cheval et constituent deux parties superposées, la dernière étant plus grande que la première. Ces deux pièces appelées collectivement Kitsuke sont en général frappées des armoiries du guerrier.

Les étriers, Abumi, sont aussi très particuliers. Anneaux ronds (finalement très semblables à nos étriers occidentaux) à l'origine, puis simples godets, ils ont vite évolué vers leur forme définitive une sorte de plate-forme courbe se retournant très largement sur l'avant du pied en forme de col de cygne. Le retour se continue par une partie droite à barreaux terminée par une boucle comme celle d'un ceinturon.



Selle « kura » en bois avec étriers assortis « abumis ». Ces 3 pièces, réalisés autour de 1740, sont recouvertes d'une laque de style nashiji, c'est-à-dire incorporant de l'or, avec un décor en léger relief « aka-makiye » représentant des branches de bambous et le symbole héraldique des 3 feuilles de mauve « aoi go mon » utilisé par les shogun tokugawa.

Les étrivières issues de la selle et venant s'attacher à ces boucles d'étrier sont assez courtes à cause de la position des jambes du cavalier, et en cuir

décoré large et solide. Le guerrier peut donc, à son aise se dresser très haut pour donner un commandement ou bien diriger sa monture uniquement avec ses genoux lorsqu'il doit tirer à l'arc ou sabrer à deux mains.

Le harnais est composé de bandes tissées ou brocardées, le plus souvent pourpre ou écarlate, couleurs autorisées pour les guerriers de haut rang. Pour les autres Samourais, toutes les variations de couleurs étaient admises. Le harnais de tête frontal, bridé, montant, est appelé Omagai. Enfin, une croupière colorée formant une boucle autour de la queue et maintenant la selle vers l'arrière porte le nom de shirigai. Ces trois harnais sont désignés par le nom collectif de Sangai (les trois harnais).

Les mors (Hami) sont métalliques et très fins. Dans l'antiquité, ils étaient en bois de chêne. Les motifs floraux sont les plus prisés mais parfois ces mors dessinent des armoiries de clan.

Enfin, pour terminer cette description, les rênes en tissu sont par exemple bleues nuit et blanches à intervalles réguliers. A l'occasion des concours d'archerie ou de la chasse, les pompons et les glands décoratifs accrochés aux Managai et shirigai sont enlevés ainsi qu'un tablier de brocart ou de fourrure suspendu ordinairement entre les deux quartiers.

Quant aux fers, ils n'existeront pas jusqu'au milieu du XIX^{ème} siècle mais seront remplacés par des chaussons de paille de riz. Les japonais n'ont jamais utilisé d'éperons mais ils se servaient de cravaches agrémentées d'un petit fanion ou de bandelettes de papier. Le bruit excitait alors l'animal, par ailleurs très bien dressé pour le combat. On peut sans conteste affirmer qu'il était tout aussi féroce à la bataille que leur maître. Il n'avait donc nullement besoin de stimulant.



Artist: Gekko

Date: 1896

Ainsi harnaché le cheval était magnifique et l'on comprend mieux ainsi ce poème qu'écrivit un seigneur sommé d'offrir son cheval préféré, nommé "Ombre d'Arbre", à son suzerain² : "Si tant le vouliez vous pouviez le venir voir pouvais-je en effet de l'Ombre qui me suit aisément me séparer".

² Seigneur au-dessus de tous les autres.

A la cour impériale, certains postes importants sont ainsi désignés : Officier des Ecuries de la droite, Officier des Ecuries de la gauche. La qualité des grands seigneurs se mesurait en récolte de riz et en nombre de chevaux. Un Daimyo devait posséder au moins 500 cavaliers, chaque cavalier pouvant avoir un ou plusieurs chevaux. Il y avait même une classe de Samouraï spécialisée dans l'entretien des montures. Ces Samouraïs de bas rang avaient un costume spécial caractérisé par un chapeau à oreilles faites en crin de chevaux.

Le cheval sacrifié pour des raisons politiques :

1603, un puissant dictateur Togugawa Ieyasu impose une paix durable au Japon en muselant les seigneuries japonaises. Toute idée de révolte est étouffée immédiatement grâce à un efficace réseau d'espionnage. Chaque Daimyo (grand nom) est obligé de présenter ses devoirs annuellement à la cour Shogunale (le shogun, dictateur militaire du Japon est le seul à administrer réellement le pays. L'empereur ne garde qu'un rôle représentatif et religieux). Les distances étant longues, ces périodes étaient interminables d'autant que ces importants personnages ne se déplaçaient jamais sans une foule d'hommes de guerre, de serviteurs, de concubines. La plupart de ce petit monde était à pied, ce qui explique la lenteur du voyage. Loin de sa forteresse provençale, le seigneur perdait aussi régulièrement le contact avec ses hommes-lignes. Lorsqu'il retournait enfin dans son manoir une partie de sa famille restait en otage à la cour d'Edo (ancien nom de Tokyo). On conçoit que les rebellions furent très peu nombreuses car en plus du risque que courait sa famille, le seigneur se ruinait en voyage, en entretien de son personnel et en dépenses fastueuses dues à l'honneur de son rang. Entretenir des troupes en état d'alerte était pratiquement impossible, sauf pour les rares clans alliés à la famille Togukawa. Le cheval objet très coûteux, fut donc sacrifié par la force des choses, sa nécessité au combat n'étant plus indispensable surtout depuis l'introduction au VI^{ème} siècle des armes à feu. Il devient plus que jamais un instrument de prestige dans ces magnifiques voyages à travers le Japon. Prestige limité car le gouvernement d'Edo avait précisé le nombre de chevaux (15 à 20 pour les seigneurs de haut rang) autorisé pour ses visites. Ils étaient quand même magnifiques ces cavaliers revêtus de leurs plus belles armures, précédés d'un serviteur pour diriger le cheval et suivis de porteurs de harnais magnifiques.

Texte tiré du site :

www.cheval-web.net/francais/cde/histoire/histoire%20du%20cheval%20au%20japon.htm

Rendez-vous le mois prochain, où nous verrons l'histoire du cheval chez les indiens !

Liens utiles :

<http://www.japaneseprints.net>

http://samourais.free.fr/S_HistoireJapon.html

<http://www.chez.com/cuisinejapon/hist.htm>

<http://www.mrhorse.com/sport/bajutsu/histoire.htm>

